

Héros de l'Islam

LE KHALIFE OMAR, CHEF D'ETAT (*)

Abdelaziz Benabdellah

Tout système de gouvernement doit avoir pour infrastructure — d'après Omar — la consultation. Le khalife ou commandeur des croyants se fit alors entourer par l'élite des grands compagnons du Prophète qu'il dégageait sciemment de toute responsabilité administrative dans les préfectures. Le pèlerinage, congrès annuel qui réunissait à la Mekke, toutes les autorités régionales, était une occasion pour réviser et contrôler les actes et faits des Wâli, à partir des rapports élaborés par des envoyés dignes de foi qui pérégrinaient dans tout l'Empire. L'ensemble est confronté avec les réclamations et plaintes que les intéressés présentaient directement au khalife. Une telle confrontation marquée de haute tenue, était libre et avait pour but essentiel l'assainissement des rapports entre administrants et administrés. Les incursions d'ordre militaire ainsi que les grandes décisions prises à l'échelle nationale sont aussi les thèmes fondamentaux de ce symposium. Dans les cas graves, l'Emir (= commandeur) se proposait toujours de se porter lui-même sur le terrain, si lointain fut-il, pour éclaircir les situations et décréter en profonde connaissance de causes. Dans ce contexte, il consultait aussi bien ses sympathisants que ses adversaires, du moment que la découverte de la vérité était la seule fin. Cet esprit intégral de militance dans la recherche du vrai est la caution concrète et rationnelle d'un succès adéquat. Pour mieux asseoir cette consultation, aucune source d'information n'était négligée. Dans les cas majeurs d'expéditions défensives ou punitives, des plans secrets sont dressés, scrutés par les experts, sous la direction personnelle du khalife. Ce fut une sorte d'états-majors où un minimum de clarté et de précision était exigé. On était loin des études académiques qui dominent aujourd'hui ces colloques. Quand le problème débattu devenait clair, nulle hésitation n'était permise, car un responsable qui hésite outre-mesure n'est guère moins fautif qu'un opiniâtre aventurier. Mains échecs sont fatalement provoqués ou par suite de décisions fallacieuses ou intempestives. Le khalife se souciait des petits

détails afférant à la dignité et à l'honneur de ses sujets, à plus forte raison leurs droits ou intérêts légitimes. L'Islam consistait — d'après Omar — dans le respect de l'intérêt général qui est venait en second rang pour un responsable qui doit veiller sur son peuple, en scrutant les moindres coins et recoins de la vie communautaire. Quand Omar envoyait ses hommes en expédition, il les remplaçait personnellement dans la gérance des affaires de leurs familles. Des exploits sans pair sont relatés en l'occurrence. Les droits de l'homme tels qu'ils sont conçus, aujourd'hui, dans le concert international, en sont une miniature aux reflets contradictoires. La protection des animaux et de toute faune en général, entrait dans les préoccupations du khalife qui aspirait à l'édification d'un royaume où tous les règnes trouvaient leurs comptes. Le standard de vie d'un homme d'autorité ne doit trancher en rien sur celui de ses administrés, Omar répétait sans cesse un adage qu'il cherchait constamment à pratiquer : « un citoyen n'est intègre que si ses administrants le sont aussi ».

D'où une série de maximes et sentences qui constituèrent, tout le long du mandat d'Omar, un leitmotiv impératif :

« Celui qui embauche un employé ou désigne un fonctionnaire pour raison d'amitié ou de parenté, trahit Dieu, son Messager et les croyants ».

« Quiconque affecte un dévoyé à un poste, sachant bien son excentricité lui ressemble ».

Dans le cas où un préfet, parmi mes hauts fonctionnaires porterait atteinte à un de mes sujets, sans réaction de ma part, pour y pallier, j'en assume personnellement la responsabilité ».

L'administration est une épreuve, pour administrants et administrés à la fois : elle ne saurait réussir sans une douce fermeté, dégagée de tout arbitraire ou faiblesse ».

* Le 2^e khalife du Prophète est Sidna Omar Ibn Khattâb

« Si je charge un agent intègre d'une quelconque mission, sans en contrôler les moindres gestes, ma supervision sera vaine et sans objet ».

Dans tous ces cas, un responsable doit étayer ses constatations par une vive perspicacité ».

Les initiatives du khalife Omar tendaient à réformer tous les aspects de la vie de toute la communauté qu'il régissait. Il fut le premier à avoir assaini l'économie nationale, établi la Caisse de l'Etat (Beit al-male), institué des organismes étatiques, le cadastre des campagnes et les fondations de bienfaisance. Pour superviser tout ce processus créateur, Omar édifia un système de contrôle judiciaire concrétisé par des cadis, dans les coins les plus lointains de l'Empire. Tout le long de la route, entre la Mekke et Médine, des centres d'accueil étaient érigés, doublés d'un « dépôt de grains » où tout nécessiteux trouve son compte.

La circonspection était le caractère dominant chez le khalife Omar, car un vrai responsable, digne de sa mission, ne saurait se fier aux autres, en toutes circonstances, sans défaillir. Ainsi Omar était trop sagace, son jugement trop pénétrant, pour être induit en erreur. Il se maîtrisait, dans un auto-contrôle constant, tendant à se réformer et se perfectionner. Il avait regretté, à la fin de sa vie, par suite d'une série de dures retouches à ses faits et gestes, quelques défaillances. Il aurait voulu entre autres, puiser dans le superflu des riches, pour doter les pauvres (1).

L'adoption de l'islam par Omar, du vivant du Prophète, marqua une ère nouvelle dans l'avènement de la mission mohammadienne. A une pénible clandestinité succéda un affrontement franc et courageux. Le fameux compagnon du Prophète, Ibn Messaoud, dépeignant l'éthique omarienne agissante, dit : « l'islam d'Omar fut une victoire, son émigration (à Médine) un succès, son émirat une marque de clémence ».

« Dieu a insufflé à la langue et à la conscience d'Omar, l'expression du vrai » (hadith du Prophète).

A cette finesse morale, à cette sagacité pénétrante, Omar joignait une capacité physique, à toute épreuve. Son ascétisme incomparable n'était guère en contradiction avec sa virilité, son sens sportif, ses élans d'homme courageux et gymnaste qui se taillait, en véritable compétition, depuis l'époque antéislamique, avec les grands athlètes en Yoga, course ou hippisme.

Son tempérament combatif trouvait sa relance dans la recherche du vrai et de l'équité. Il s'humiliait devant l'innocence, la pauvreté et l'impuissance. D'un caractère musclé, mais souple, il exigeait de son peuple, d'être toujours à la hauteur de sa virilité, c'est-à-dire de sa dignité en tant

qu'homme. Le citoyen ne doit céder en rien à l'excentricité, dans les deux extrêmes. On lui a présenté, un jour un croyant obèse, avec un embonpoint excessif. « Qu'est-ce demanda-t-il ? » « C'est une bénédiction de Dieu » (lui répondirent-ils). « non ! répliqua-t-il, c'est un châtement ».

Ces adages omariens sont devenus le leit-motiv de toutes les couches de la communauté musulmane. Nous voudrions en esquisser une fresque vivante qui suffirait, à elle seule, à dépeindre l'éthique islamique par excellence où le culturel humain s'allie harmonieusement au rationnel et au spirituel.

Sâlim, petit fils d'Omar raconte avoir vu son grand-père, passer ses mains sur une chamelle domaniale malade et dire : « Je crains fort d'être responsable de ce qui t'advient ». On l'a vu, un jour, frappant un chamelier, qui avait trop surchargé sa monture. Un autre jour, il vida à des animaux affamés, la sacoche regorgeant de nourriture d'un mendiant qui ne cessait de quémander.

Une autre anecdote démontrait l'immédiate intervention d'Omar, à l'encontre de ses préfets, dans les provinces loitaines, telle l'Egypte. Là, le fils de l'Emir Amr Ibn Al-Âss, se prévala un jour de sa noble filiation contre un citoyen, en s'adjugeant un coursier gagnant qui n'était pas sien et en osant, de surcroît, soumettre son pauvre adversaire à la bastonnade. Avisé, le khalife réagit vivement contre le jeune dévoyé qui s'est vanté de sa haute noblesse, en ordonnant, à son encontre un mandat d'amener jusqu'à Médine, en compagnie de son illustre père, pour le châtier. Le fils des Nobles reçut les mêmes coups des mains de sa victime. ce fut l'occasion, pour le Commandeur des croyants, de lancer son célèbre adage : « **Depuis quand osera-t-on asservir des hommes nés libres ! ?** ».

L'événement incita Omar à jurer d'entreprendre durant toute une année, une excursion de contrôle, en Syrie, Egypte, Golfe, Irak et autres pour recevoir directement, du commun des citoyens, les plaintes que les gouverneurs ont omis de lui soumettre.

Enlevé par une mort intempestive, il ne put réaliser son désir.

— « Si un de mes chameaux domaniaux meurt en perdution en Irak, je crains d'en être responsable ».

— S'adressant à ses sujets, éparpillés dans les quatre coins de l'Empire, il dit : « O. hommes, je ne vous envoie guère mes gouverneurs — que Dieu en soit témoin ! — pour vous malmenier ou vous dépouiller de vos biens, ils sont là pour vous aider et

(1) Al-mohalla d'« Ibn Hazm » T. 6 p. 158

vous éduquer, s'ils agissent autrement, tenez-moi au courant, je me vengerai pour vous ».

— « Le meilleur des hommes pour moi — dit-il encore — est celui qui me met en garde contre mes défauts ».

— « Omar — affirme Anas Ibn Mâlik — portait des habits rapiécés, au cours de son mandat d'émirat ».

En temps de guerre, Omar s'est avéré un chef averti et chevronné : il préconisait trois principes, dans le cadre d'un rassemblement plein et entier des énergies, ceux de la sécurité et de la souplesse (2), le même nom fut donné, après la 2^e Guerre mondiale à la capacité d'action, c'est-à-dire le pouvoir d'agir avec célérité. Le 3^e principe, est la nécessité de maintenir un moral élevé, parmi les combattants, ce qui — selon Omar — ne pouvait se réaliser que grâce à l'ardeur d'une foi qui, chez le vrai croyant, serait à même de secouer les montagnes. Ce sont là les axiomes de base, étayés par des prémisses recommandées à Saâd Ibn Abi Waqqass, commandant de l'armée dans la bataille de Kâdissia, en Irak, à propos de la circonspection raisonnée, de la vigilance soutenue, du facteur de mouvement, repos hebdomadaire, l'équipement adéquat de l'armée en chevaux et munitions, et développement de pionniers chargés d'épier l'ennemi,

et de fournir à l'état-major des renseignements précis sur le mouvement des troupes adverses, une tactique agissante et ferme, pour assurer la sécurité, prévenir toute manœuvre de surprise et déployer, en temps voulu, des forces minimales d'action, dans le but d'asseoir la sûreté, de divertir ou détourner l'attention de l'ennemi ou repousser une attaque imprévue. Ce sont là les principes directeurs de la « petite tactique » et de « l'économie des efforts » qu'Omar appliquait minutieusement, tout en prévoyant le déploiement de garnisons permanentes, constamment renouvelées. Les hautes directives du khalife, commandant suprême des armées sont strictement observées. Les chefs récalcitrants sont immédiatement limogés. Omar entendait par démarches tactiques les grandes lignes d'action, élaborées par les divers comman-

dants, dans un secteur de mouvement donné, en vue de diriger des combats de ce secteur, quitte à les développer sur tout un front (3). Les champs d'action comportaient, du vivant d'Omar, les secteurs régionaux d'Irak, Ech-Cham (Grande Syrie), Perse et Egypte, avec dans chaque secteur des points de fronts divers. Chaque zone de combat avait son commandant en chef, comme Saâd en Irak. Omar participait à l'élaboration de toute tactique, dans son cadre général. Quant à la méthodologie stratégique, dite Sawqiah (), elle était établie sous l'égide directe, dans le quartier général du khalife chef d'état-major à Médine.

Le planning stratégique comportait des vues et directives précises sur les grands mouvements de troupes, les modalités d'exécution des ordres supérieurs, l'équipement général des armées pour mieux soutenir l'effort de guerre, le choix des responsables dans chaque secteur de bataille, le tout à partir d'une étude serrée et minutieuse des plans du terrain et des diverses éventualités dont la responsabilité d'affrontement est laissée à chaque commandant.

Ce grand processus visait l'équilibre et le plein emploi de toutes les énergies des armées islamiques. L'analyse critique des méthodes de guerres omariennes décèle le secret des victoires remportées par Omar, sur les deux grandes Puissances de l'époque, la Perse et Byzance.

Mais le véritable atout de ces victoires résidait moins dans la force de la machine de guerre dont disposait l'armée islamique, que dans la rectitude des croyants, la cosolidarité agissante de la communauté tout entière, la symbiose initiatrice entre administrants et administrés, et, enfin le dévouement exemplaire du khalife, à la fois Emir des croyants et Chef Suprême de l'armée qui agit comme premier citoyen, serviteur de la Oumma (Communauté).

(2) D'après notre cher ami le général irakien Mahmoud Chit Khattab, dans son célèbre ouvrage sur le khalife Omar, qu'il a bien voulu nous offrir (1^{ère} édit... 1965 p. 80)

(3) Chit Khattab p. 85